

Indiscrétions montréalaises : Maria Monk, Charlotte Führer

Ronald Sutherland

Volume 27, Number 3, Winter 1991

Ville, texte, pensée : le XIX^e siècle, de Montréal à Paris

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/035858ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/035858ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sutherland, R. (1991). Indiscrétions montréalaises : Maria Monk, Charlotte Führer. *Études françaises*, 27(3), 65–72. <https://doi.org/10.7202/035858ar>

Indiscrétions montréalaises: Maria Monk, Charlotte Führer

RONALD SUTHERLAND

Au cours du XIX^e siècle la littérature canadienne-anglaise a traversé sa période d'adolescence, c'est-à-dire une période caractérisée par beaucoup d'imitation, un peu d'expérimentation, quelques excès du sentiment, et une croissance rapide. La ville de Halifax fut, avec des écrivains comme Thomas Haliburton et Joseph Howe, pendant plusieurs années après le commencement du siècle le centre du Canada anglais. La population anglophone de Montréal n'était en 1815 que d'environ 3 000 habitants, la plupart des hommes étaient fonctionnaires du gouvernement, officiers, membres de professions libérales ou marchands. De fait, les deux édifices fameux qui se faisaient face, place d'Armes, au centre de la ville — le néo-Parthénon de la Banque de Montréal et la gloire gothique de l'Église Notre-Dame — symbolisaient assez exactement à ce moment-là les deux communautés linguistiques de la ville de Montréal: l'une dominée par la religion, l'autre consacrée au commerce.

À mesure que le siècle progressait, la population anglophone de Montréal s'est multipliée plusieurs fois, en se diversifiant de plus en plus. Les Canadiens français, pour leur part, restèrent en grande majorité dans les fermes et les petits villages jusqu'à bien plus tard que la fin du siècle. En ville, les

Montréalais anglophones avaient créé une vie culturelle assez dynamique avant 1840. La revue montréalaise *The Literary Garland*, à l'instar des tentatives précédentes tels *The Canadian Magazine and Literary Repository* (1823-25), *The Canadian Review* (1824-26), *The Canadian Miscellany* (1822-23) et *The Scribbler* (1821-27), fut fondée en 1838 et fleurit pendant plusieurs années, en publiant des œuvres de Susanna Moodie et de Catherine Parr Traill, parmi beaucoup d'autres écrivains plus ou moins importants.

Comme Moodie et Traill, plusieurs de ces autres écrivains furent des femmes. L'historien littéraire Carl F. Klinck a décrit la vie culturelle de Montréal au milieu du siècle comme « a world of women¹ ». La raison évidente en fut que les épouses des hommes d'affaires établis, des fonctionnaires du gouvernement et des ministres de l'Église protestante, bien servies par leurs bonnes et leurs femmes de ménage, disposaient d'assez de temps libre, considérablement plus, par exemple, que les fermières au service de la revanche des berceaux. Le résultat fut une accumulation de textes littéraires — poésie, contes et romans — hautement « respectables » selon les valeurs victoriennes de l'époque. Vite oubliés, ces écrits célébraient la morale bourgeoise, la religion évangélique, le rang social supérieur, le beau monde et la manière de penser des Anglais d'Angleterre. Mais il y eut aussi deux exceptions remarquables, également des œuvres de femmes, que nous examinerons tout à l'heure.

Plusieurs romans historiques sur le Canada français ont paru durant la deuxième moitié du XIX^e siècle. Le plus connu est probablement *The Golden Dog* de William Kirby, publié en 1877. Mais on trouve un phénomène plus intéressant encore dans la carrière de Mme Rosanna Eleonore Mullins-Leprohon, dont les romans *The Manor House of De Villeraï*, *Antoinette de Mirecourt*, et *Armand Durand*, portant tous trois sur la société canadienne-française, furent respectivement publiés en 1859, 1864 et 1868. Les versions françaises ont paru un peu plus tard, dans chaque cas. Ce qu'il est intéressant de noter au sujet de Mme Mullins-Leprohon, bilingue qui est également à l'aise dans l'une et l'autre communauté linguistique de Montréal, c'est qu'elle fut probablement le premier écrivain à battre en brèche ce qui séparait les solitudes canadiennes. Son nom est inclus à la fois dans les inventaires des romanciers canadiens-français et des romanciers canadiens-anglais du XIX^e siècle².

1. *Literary History of Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1965, p. 145.

2. *Oxford Companion to Canadian Literature*, Don Mills (édit.), Oxford University Press, 1983, p. 449.

Les barrières linguistiques ne constituaient pas davantage un obstacle infranchissable pour Louis Fréchette, dont le frère Achille fut le mari d'Annie Howells, sœur du réputé romancier américain William Dean Howells. La maison de Fréchette était une espèce de salon littéraire, où se rencontraient régulièrement de nombreux auteurs canadiens et américains, francophones et anglophones. Autre exemple du franchissement des cloisons linguistiques: Sir James MacPherson LeMoine, qui a écrit de nombreux essais et récits en anglais et en français. Ironiquement, LeMoine est maintenant négligé, parce qu'il est considéré comme un auteur français par les Canadiens anglais et comme auteur anglais par les Québécois.

Pour en revenir maintenant aux deux écrivains, exceptions extraordinaires dans la littérature prude du Montréal anglais du XIX^e siècle, rappelons que la première, Maria Monk, fut une ancienne religieuse. Le titre de son livre, publié à New York en 1836, est *Awful Disclosures of Maria Monk* (les *Épouvantables Révélations de Maria Monk*), avec le sous-titre suivant: *a Narrative of her Sufferings during a Residence of five Years as a Novice, and two Years as a Black Nun, in the Hotel Dieu Nunnery at Montreal* (un récit de ses souffrances durant cinq années de résidence comme novice et deux années comme Sœur Noire au couvent de l'Hôtel-Dieu à Montréal)!³.

La publication de *Awful Disclosures of Maria Monk* a fait sensation. Selon le livre, Maria, née protestante à St-Jean, Québec, s'est convertie et a décidé de devenir religieuse dans la communauté de l'Hôtel-Dieu. Mais la jeune fille apprend que la vie religieuse à l'intérieur de ces murs conventuels est beaucoup plus variée qu'elle ne l'aurait pu jamais l'imaginer. Les novices, selon Maria, sont forcées de se soumettre aux demandes sexuelles des prêtres. Ces filles deviennent littéralement des épouses de Jésus, mais celui-ci est remplacé par les prêtres, qui peuvent facilement atteindre le couvent par un tunnel venant de l'Église Notre-Dame. Les enfants nés de ces unions sont baptisés, puis tués, et l'on fait disparaître leur corps en les brûlant dans la chaux, dans la cave du couvent. Maria Monk elle-même, quand elle se trouve enceinte, réussit à s'échapper aux États-Unis.

Même de nos jours, alors que les journaux sont remplis d'histoires et de scandales dans l'Église et que la liste des coupables s'étend des prêtres et pasteurs aux évêques et aux chefs de sectes comme Swaggart et Bakker, les accusations d'infanticide de Maria Monk restent profondément scandaleuses. Cependant, nous savons aujourd'hui que ces

3. Hamden, Conn., Archon Books, 1962.

accusations étaient fausses, ou du moins exagérées. Il faut rappeler qu'au XIX^e siècle, les conflits entre protestants et catholiques romains dans l'Église chrétienne du Canada furent acharnés, parfois violents. L'influence des Orangistes en Ontario et au Manitoba devait aboutir finalement à la suppression temporaire des écoles catholiques et francophones dans ces deux provinces. Il semble que dans la rédaction de son livre, la main de Maria Monk ait été, dans une mesure considérable, guidée par quelques ecclésiastiques protestants fanatiques, notamment les révérends W.C. Brownlee, George Bourne et John J. Slocum. Certains critiques ont noté des ressemblances entre *Awful Disclosures* et les récits des viols de religieuses, sujet assez populaire à l'époque. De plus, des recherches effectuées au couvent de l'Hôtel-Dieu à Montréal, ont révélé plusieurs inexactitudes dans le récit de Maria Monk. Maria elle-même a disparu peu de temps après la publication de son volume, et elle est censée être morte en prison en 1849, après avoir été arrêtée comme voleuse à la tire. Donc, *Awful Disclosures of Maria Monk* est sans doute d'une véracité plus que douteuse. Pourtant, le tirage de ce livre atteignit entre deux cent et deux cent cinquante mille exemplaires au Canada, aux États-Unis et en Angleterre, et des éditions nouvelles aussi bien que des traductions ont continué à paraître au XX^e siècle. Cette œuvre notoire, née à Montréal, a été déclarée « *The most influential single work of anti-Catholic propaganda in America's History⁴* ».

La deuxième exception remarquable dans la production éminemment conventionnelle de la littérature montréalaise du XIX^e siècle, fait contraste avec *Awful Disclosures of Maria Monk. The Mysteries of Montreal: Memoirs of a Midwife⁵*, qui est censé avoir été écrit par l'accoucheuse Charlotte Führer et fut publié en 1881, n'a jamais eu la notoriété de *Awful Disclosures* et n'a rien à voir avec l'Église ni les conflits religieux. Par ailleurs, *The Mysteries of Montreal* nous montre que les débauches sexuelles, dans la ville elle-même, ne le cédaient en rien à celles que Maria Monk avait imaginées derrière les murs des couvents. En outre, tout comme *Awful Disclosures*, *The Mysteries* laisse quelques doutes quant aux conditions dans lesquelles le livre fut écrit.

Ni *The Mysteries of Montreal* ni Charlotte Führer ne sont mentionnés dans les ouvrages de référence comme *The Oxford Companion to Canadian Literature* ou *Literary History of Canada*, mais les recherches de l'historien Peter Ward, de l'University

4. *Oxford Companion*, p. 35.

5. Vancouver, University of British Columbia Press, 1984.

of British Columbia, ont prouvé que l'auteur de *Mysteries* est née Johanne Louise Charlotte Heise à Hanovre, en Allemagne, en 1834⁶. À l'âge de dix-sept ans, elle était domestique dans une famille aristocratique de Hambourg. En 1853, Charlotte se marie avec un marchand, Ferdinand Adolphe Führer, et le couple part pour New York. En 1856, ils sont de retour en Allemagne avec leurs deux enfants. C'est à ce moment-là que Charlotte décide d'apprendre le métier de sage-femme. L'obstétrique, soit dit en passant, passait par une période de confusion pendant l'ère victorienne : bien que l'accouchement fût traditionnellement l'œuvre des femmes, les médecins diplômés, tous des hommes, ont supplanté au cours du XIX^e siècle les sages-femmes, qui étaient donc obligées de pratiquer de plus en plus chez les pauvres, à la campagne ou dans les cas de naissance illégitime.

Quoi qu'il en soit, arrivée à Montréal en 1859, et tandis que son mari travaillait comme marchand puis fonctionnaire, Charlotte Führer a réussi assez bien comme accoucheuse, semble-t-il, parce qu'elle était compétente et qu'elle offrait, dans sa propre maison et chez sa voisine, Mme Charbonneau, un service discret pour les femmes enceintes en situation délicate... Par conséquent, elle ne manquait pas de sujets pour les quatorze récits qui constituent *The Mysteries of Montreal*.

Les Führer demeuraient dans une maison louée au bout de la rue Ste-Élisabeth, près du Champ de Mars, non loin de l'Église Notre-Dame et du couvent de l'Hôtel-Dieu. Le quartier était principalement canadien-français, mais toutes les clientes de Charlotte mentionnées dans *Mysteries* étaient anglaises ; les Canadiennes françaises en difficulté, quant à elles, se réfugiaient auprès de certaines communautés religieuses, qui prenaient soin de la mère, puis faisaient le nécessaire pour l'enfant.

Les quatorze récits de Mme Führer semblent traiter tous les cas où une femme peut devenir enceinte. Le premier conte parle de la fille d'un avocat. Dans ce conte, l'amant de la jeune fille décide de se comporter d'une manière honorable mais un peu tardivement, en faisant une offre de mariage. Malheureusement, l'avocat éminent, ignorant la situation délicate de sa fille, refuse cette offre. Par conséquent, la fille est obligée de simuler une visite à une amie à Québec, et le bébé est placé dans un orphelinat. Ce premier récit de Charlotte Führer souligne trois principes de l'ère victorienne dans la communauté anglaise de Montréal : *primo*, l'autorité du père de famille était dictatoriale ; *secundo*, une

6. Voir l'introduction à *The Mysteries of Montreal*.

naissance illégitime était un scandale terrible; et *tertio*, la conscience de classe était très forte.

Le deuxième récit de *Mysteries* raconte l'histoire d'un homme d'affaires bien établi, M. Dombey, et de sa famille, qui habitent la banlieue de Montréal. Par hasard, la maison voisine est occupée par une jolie jeune veuve, Mme Trotter. Ironiquement, c'est Mme Dombey qui se lie étroitement d'amitié avec la veuve, mais son mari, appelé à ramener sa voisine chez elle après de nombreuses soirées chez les Dombey, pousse l'amitié beaucoup plus loin... L'histoire devient alors assez compliquée, et finalement la fille illégitime de M. Dombey et de Mme Trotter, qui était élevée aux États-Unis et est devenue une actrice célèbre, rentre à Montréal et tombe amoureuse de Charles Dombey sans savoir qu'il est son demi-frère. L'issue de l'intrigue illustre un autre principe de la société de l'époque: quand une femme devient la maîtresse d'un homme marié, c'est toujours elle qui est perdante à la fin. Après que M. Dombey eut confessé à sa femme ses aventures amoureuses, le couple reprend une vie familiale plus ou moins conventionnelle. La veuve Trotter, par contre, abandonnée, condamnée comme une femme légère, s'adonne à l'opium et ne tarde pas à mourir.

Le quatrième récit de *Mysteries* est l'histoire d'une fidélité mal conçue. Mary Selby, fille d'une famille riche, s'éprend d'un organiste très bel homme qui lui enseigne la musique. Devenue enceinte, elle évite le scandale par un mariage opportun avec Hazelton, l'homme déjà choisi et approuvé par la famille. Elle rend alors visite à des amis à Boston pour donner le jour à son premier enfant, mais peu après Mary est de nouveau enceinte à la suite de ses rapports avec l'organiste Grandison. Engagé par une église de Chicago, Grandison quitte Montréal, laissant Mary mener une vie confortable avec ses deux enfants et son mari, qui l'aime et n'a jamais pensé à la possibilité de ne pas être le père de ces enfants. Mary, cependant, est une de ces femmes qui semblent être prêtes, voire déterminées à souffrir n'importe quoi pour l'amour d'un homme qui manifestement ne le mérite pas. Quelques mois plus tard, elle abandonne son mari et ses enfants pour se rendre à Chicago. Mais elle découvre que Grandison est maintenant marié et qu'il ne veut pas avoir affaire à la mère de ses deux enfants. Sous le choc et perdue dans la grande ville de Chicago, Mary devient folle et finalement, c'est la police qui la ramène à Montréal.

Les autres récits de Charlotte Führer comprennent, semble-t-il, tous les autres genres de relations possibles entre hommes et femmes. Il y a une histoire de bigamie et celle d'une femme fatale qui séduit des hommes âgés pour faire sa

fortune. Cette dernière se noie dans l'océan avec sa dernière conquête quand leur navire heurte un iceberg.

Une des histoires les plus bizarres raconte comment une femme incapable de devenir enceinte réussit à duper son mari avec un bébé abandonné. Un autre récit décrit une lutte furieuse entre une femme et sa belle-mère, où chacune d'elles enlève l'enfant. Parmi les personnages présentés dans *Mysteries of Montreal*, il y a des commerçants, des militaires, des aristocrates, des richards du sud des États-Unis et même quelques *Fenians*, membres de l'organisation extrémiste irlandaise qui avait pour but de s'emparer du Canada afin de l'échanger contre l'Irlande.

L'auteur, bien entendu, insiste sur le fait que chaque récit a pour but d'avertir les femmes pour qu'elles évitent les péchés et les problèmes illustrés dans son livre. Autrement dit, *Mysteries of Montreal* est prétendument une œuvre de moralisation, comme par exemple *Pilgrim's Progress* de John Bunyan. Pourtant, *Mysteries* a peut-être aussi en commun avec des œuvres telles que *Moll Flanders* de Daniel Defoe et *Fanny Hill* de John Cleland. Charlotte Führer comprenait sans doute que les lecteurs s'intéressaient moins aux principes de la morale qu'aux jeux défendus. Néanmoins, il faut constater qu'on ne trouve dans *Mysteries of Montreal*, aucun détail précis concernant l'union sexuelle, et le livre contient même peu de détails concernant la description physique et les vêtements des personnages. Il est possible que les lecteurs contemporains de *Mysteries* aient pu s'amuser en devinant l'identité de certains de ses personnages, si ces derniers existaient véritablement. À mon avis, pourtant, le livre est probablement un produit de l'imagination plutôt qu'une description de vies réelles, à cause de la fréquence des stéréotypes. Comme je l'ai déjà signalé, la distribution des rôles dans *The Mysteries of Montreal* comprend la veuve joyeuse, la femme fatale, la fille trop protégée, l'époux qui s'ennuie, le Don Juan, le mari dupé, la belle-mère laide, la femme masochiste. Il me semble que les récits de Mme Führer sont un peu trop bien «arrangés» pour que l'œuvre soit un miroir fidèle de la vie réelle. Étant donné qu'il est maintenant trop tard pour savoir si les personnages de Mme Führer correspondaient à des Montréalais reconnaissables de l'époque, la véracité de *Mysteries of Montreal* restera elle-même un mystère.

Mais il y a deux autres aspects mystérieux de l'œuvre de Charlotte Führer. Son livre est écrit dans un style élégant et fluide sans la moindre influence de l'allemand, qui était sa langue maternelle. On sait que l'anglais et l'allemand sont apparentés, mais que ces deux langues ont acquis des différences syntaxiques si frappantes qu'il est presque impossible à

quelqu'un qui est élevé uniquement en allemand d'effacer toute trace de sa langue maternelle quand il emploie l'anglais. Dans le cas de Charlotte Führer, qui n'était qu'une domestique dans une famille allemande, et qui n'a eu que quelques leçons d'anglais à l'école, il est difficile d'imaginer comment elle fut capable de rédiger son texte dans un style naturel et sans aucune faute de syntaxe. Il est possible, bien entendu, que le livre ait été revu par un rédacteur professionnel.

Mais je crois qu'il y a aussi une autre possibilité. Le dernier récit de *Mysteries of Montreal* raconte l'histoire d'un matelot anglais, Captain Fairfield, et de sa femme, qui était Écossaise. Dans ce récit se trouvent les descriptions les plus détaillées et les plus réalistes de tout l'ouvrage. L'événement ainsi décrit est le naufrage du navire de Fairfield à la suite d'une collision avec un iceberg. On se demande comment Charlotte Führer, qui, apparemment, n'avait jamais subi ce genre d'épreuve, pouvait écrire une description aussi détaillée d'un tel accident. À mon avis, Charlotte Führer n'a pas écrit *Mysteries* toute seule. Son collaborateur aurait été un homme, peut-être un ancien matelot, qui aurait rédigé quelques récits du volume lui-même, et remanié le reste. Le nom de ce collaborateur n'aurait pas paru sur le livre parce qu'il s'agissait d'attirer des lecteurs en suscitant l'attente d'une sorte de « Awful Disclosures of Midwife Charlotte ». Il demeure que ces deux livres étranges, *Awful Disclosures of Maria Monk* et *The Mysteries of Montreal*, ouvrent sur la réalité montréalaise du XIX^e siècle des perspectives dont la littérature officielle se garde de faire mention. Grâce à eux, nous savons que Montréal n'était déjà pas, à l'époque où ont paru ces deux livres, le gros village un peu endormi que l'on imagine à travers quelques images d'Épinal. Avec eux, Montréal acquiert ses rumeurs, ses scandales — comme une vraie ville.